

Article | Marie-Claire Blais, la couleur éblouie

S esse.ca/fr/marie-claire-blais-la-couleur-éblouie

Marie-Claire Blais, Densité neutre_02,
2010. Photo : © Richard-Max Tremblay,
permission Galerie René Blouin,
Montréal



Marie-Claire Blais, la couleur éblouie

Par Serge Murphy

Le travail récent de Marie-Claire Blais (1) en peinture en est un sur la division de la surface picturale. Les espaces créés proviennent d'un prisme imaginaire qui tient plus de l'improvisation que d'une véritable observation de la séparation de la lumière. Le procédé serait mnémonique en ce sens qu'il renvoie aux traces laissées en soi (souvenirs?) par la réfraction de la lumière. La couleur, déclinée en différents tons, propose une architecture référant à un paysage mental, sans lien avec le réel.

Sur quoi se pose donc la lumière pour se décliner ainsi? La question, ici, ouvre plusieurs perspectives. On peut d'abord observer le terrain rectangulaire, le champ sur ou dans lequel se réfléchit la couleur. Ensuite, les formes se superposent par couches (voiles) transparentes d'une manière qu'on imagine objective, comme si le résultat final respectait un plan de départ. Mais s'agit-il là d'un leurre? Une lecture plus attentive permet de comprendre l'œuvre de façon approfondie. On imagine facilement l'artiste, dans son atelier,

ses grands papiers à l'horizontale, vaporisant ses couleurs et devinant à mesure de l'avancée de l'œuvre le plan qui se construit dans l'action. Appliquant sa manière, telle une cuisinière devant son plan de travail, elle avance sans recette et dose ses ingrédients, «goûtant» ce qui se développe. La construction dans l'action et une sorte d'exercice réflexif à même le faire apparaissent comme un axe déterminant au cœur de cette pratique. Ce qui «apparaît» fait suite à ce qui sera caché en partie ou révélé autrement par le procédé de la transparence. Il y a du jeu et beaucoup d'air dans ce procédé, où le temps est acteur, et dans le résultat, où les formes agissent en se reflétant dans cette temporalité.

C'est en s'approchant physiquement des tableaux qu'on peut les ressentir dans toute leur matérialité au-delà de l'impression première. Qu'est-ce qu'on y voit? D'abord, la poudre, les pigments soufflés sous forme de particules de couleur de dimensions variables. Et puis les caches in absentia, révélées par la simultanéité de formes déposées et placées à géométrie variable. Le plan d'ensemble répond à une mécanique faite à partir d'une organisation factuelle où des gestes et procédés répétitifs se suivent dans une sorte de contexte artisanal exploratoire de la surface picturale.

Y aurait-il dans cette œuvre une géographie de la couleur? Il semble bien que cette question nous renvoie directement à la juxtaposition/superposition/support/surface en place. Les parcours qui sont proposés dans chacun de ces dessins convoquent les pleins et les vides dans une liaison fournie par la couleur. Il est d'ailleurs très difficile d'y lire la suite graduée des plans. On aurait affaire ici autant à une déconstruction en cours qu'à une construction en devenir. Il semble également que le dessin jamais ne s'arrête. On l'a saisi à un moment précis. C'est un instantané pris dans un temps donné. Il est en phase avec le souhait de l'artiste de montrer cette image plutôt qu'une autre. Et d'ailleurs, pourquoi en montrer une autre puisque celle-ci dessine exactement, et pour un temps donné, la rencontre avec soi? On note aussi que chacun de ces dessins se poursuit hors du cadre. Ce que nous percevons est une proposition en concentré de ce qui se passe hors du cadre. Le monde est habité d'un tel rayonnement, partout dans la ville, sur mon doigt, le plancher de la cuisine, en effet, partout existe ce fractionnement de la lumière que je ne saurais voir. C'est à un acte de foi en la picturalité comme illusion vraie que nous sommes convoqués. On retrouve par ce procédé la joie élémentaire de savoir que nous sommes là, devant une œuvre dont la fin se répercute bien au-delà du cadre. La peinture crée un ailleurs perceptible en montrant ce qui est peinture, le dessin devant soi et ce qui est hors cadre, à savoir le réel. Dans l'œuvre de Blais, c'est par une extrême lucidité conjuguée du présent et de l'ailleurs que se donnent à voir ces propositions prismatiques. L'artiste est bien sûr liée au temps de l'œuvre, mais son œuvre doit montrer qu'elle accapare un temps absolu, qu'elle n'est pas momentanée même lorsqu'elle emprunte, et c'est vrai ici, à l'apparence de la fugacité. Œuvre consciente de son existence, car elle offre à voir, dans sa poïétique même, le chemin parcouru.

Repères

Les dessins de Blais font appel à notre désir de voir. Ils répondent à notre soif de lumière. Ils ordonnent en nous la mémoire des choses. Devant eux, devant cet univers connu, nous cherchons à savoir et à comprendre ce qui les lie à notre expérience, au-delà de la perception rétinienne qu'ils induisent. La mémoire des lieux (le pan de mur jaune de Proust?), des objets (un éclat de lumière déclinante sur le piano du salon) est évoquée avec toute sa force et sa fragilité, aussi. Ces dessins lancent leur appel, ils nous invitent à une expérience intime, un rapport de proximité, en proposant un contenu universel où la couleur et la forme se fondent simultanément dans la mémoire. Nous serons tentés de les considérer comme des visions animées libres de partage. En ce sens, ils ouvrent l'esprit à une contemplation dynamique.

Comment, se demande-t-on, lire ces œuvres aujourd'hui? Comment les situer dans le contexte actuel? Un mot vient tout de suite à l'esprit en les voyant pour la première fois : rayonnisme. Comme si le mot voulait envelopper l'œuvre et la nommer dans la suite du monde. Convoqués, donc, Michel Larionov et Nathalie Gontcharova dans leur urgence révolutionnaire. Nous sommes pourtant ici plus près d'une Rita Letendre et de ses surfaces lisses et linéaires. Le rayonnisme veut prendre en compte un monde en éclatement, où les morceaux volent en tout sens. La figure finale donne l'impression d'un réel figé dans une explosion. En effet, l'impression qui s'en dégage, c'est que le tableau assume, dans un deuxième temps mais entièrement, son abstraction. À la fin, il n'y a plus de références. On peut observer une différence, et de taille, chez Letendre, où la matière peinture joue de toute sa force, variation de tons et effets picturaux compris. Le réel n'a jamais eu de prise. Chez Blais, le réel est absent également, mais il n'y a pas de «matière», si ce n'est les effets de voile appliqués par couches transparentes. Ce travail tout en structures et en transparences apparaissait déjà en 2008 dans une série de dessins en noir et blanc où la construction s'opérait avec de la poudre de graphite. La série s'intitulait L'hiver vient de l'ouest, et chacun des dessins, Visions. On comprenait bien par le titre la volonté de l'artiste de référer à un concept purement abstrait pour traduire ces éclats de lumière. En effet, quoi de plus fugace, de plus immatériel qu'une vision?

Au-delà de la manière et du geste, le dessin s'insinue dans une pratique paradoxale entre contraintes et libertés. Chez Blais, le dessin n'a jamais été aussi peu dessiné. Il est plutôt une sorte de figure pleine où se croisent des surfaces, des plans de couleur dans une suite improvisée (tout au moins à la perception). Il s'agit bien sûr de dessins sur papier, mais il n'y a jamais eu de mains ou de doigts directement impliqués sur la feuille. Ce qui est dessiné est en suspension dans un procédé d'assemblage et d'organisation qui tient plus du collage que du dessin. Les traits, les lignes apparaissent à la frontière des formes pour les délimiter, ils ne sont jamais graphiques. L'artiste est l'ordonnatrice d'une manière où des voiles se superposent dans un ballet mécanique, se posant au-dessus de la scène. Procédant par une suite de retouches, elle tente d'équilibrer ce qui lui apparaît, ce qui prend matière et

couleur. Armée de son atomiseur, masquée afin de ne pas absorber physiquement les pigments de couleur, elle est aux commandes d'un univers à révéler à elle-même et aux autres.

NOTES

1. Présenté à la galerie René Blouin du 27 février au 3 avril 2010. www.marieclaireblais.com